

instruite de l'événement, en avait badiné : ce qui me tranquillisa ; car j'avais peur que ma réponse ne mît obstacle à ma réception. Je pris sur moi d'aller me présenter de nouveau. On me fit entrer dans la maison, contre mon attente, pour m'examiner de plus près. Me trouvant devant toute la communauté, je me mis à genoux et baisai la terre. Cette manière d'agir, conforme à leur usage sans que je le susse, plut beaucoup aux religieuses. — Dieu me l'avait inspirée, car j'ignorais comme il je devais paraître devant ces dames. Je subis ensuite toutes les épreuves qu'elles jugèrent à propos de me faire en œuvre. Elles me rapportèrent plusieurs imputations dont on m'avait chargée calomnieusement. Je ne pus les entendre sans frémir d'horreur. Mes excuses et mes larmes furent toute ma défense. J'étais assurée du témoignage de ma conscience, et aussi je les vis bientôt revenir de leurs préjugés, Dieu avait ses desseins en me mettant à des épreuves si rudes et si mortifiantes. Loin de ralentir mon désir, elles ne firent que l'enflammer davantage. Eussent-elles été plus pénibles encore et plus humiliantes, ce n'eût été rien, pourvu qu'elles se terminassent par ma réception ; car mon but en postulant pour la vie des filles de sainte Claire, était de m'exercer à souffrir, de passer mes jours dans la retraite, toute séparée du monde, pour converser uniquement avec Dieu et ses épouses.

Je ne tardai pas à être reçue. Quelle fut ma joie quand madame l'abbesse me dit en présence de toutes les religieuses : *Vous voilà notre sœur !* Mon entrée fut remise à six mois, pour me donner le temps d'apprendre à bien lire le français et le latin, que je devais prononcer tous les jours en récitant le grand office. Ce ne fut qu'après ma réception consommée que je fis part de mes démarches à madame de Claris. Elle eut la sagesse de m'éprouver elle-même à son tour. Elle m'objecta la grande austérité de la règle et la faiblesse de mon tempérament. Elle me parla d'un autre couvent où, par condescendance à ces volontés, j'allai me présenter. J'y fus parfaitement accueillie. On m'offrit de me recevoir sans dot comme fille de chœur, et l'on me fit beaucoup d'instances pour entrer sur-le-champ. J'eus toutes les peines du monde à m'en défendre. Une voix intérieure me disait que ce n'était pas ma vocation. Durant tout le temps de mon entretien avec les dames qui me traitaient si favorablement, je sentais sur le cœur comme un poids qui m'accablait. Leurs caresses ne me plaisaient pas tant que le souvenir des épreuves de Sainte-Claire. Je me retirai donc plus persuadée que jamais de ma vocation pour Sainte-Claire. A mon retour, je rendis compte de tout à madame de Claris qui me laissa pleine liberté de suivre mon attrait. Elle continua de m'éprouver, et s'appliqua à dompter mon naturel vif et impétueux, jusqu'à me dire : *Autant de fois que vous suivrez la pétulance de votre caractère, autant de mois de délai avant d'entrer en religion.*

Cette dame voulut que j'allasse dans l'intervalle à Ambert, pour apprendre mon travail à de petites filles qu'elle entretenait par charité au couvent des Ursulines, et aussi pour m'y exercer à lire le latin. Le froid était excessif : j'eus d'autant plus de peine à le supporter durant le voyage, que jamais dans mon pays je n'avais souffert des rigueurs de l'hiver. Nous ne sortions de la maison qu'une fois les dimanches et fêtes, pour assister aux prêches. L'apprêt du froid me fit plus d'une fois verser des larmes. Montée sur un mulet chargé de deux balles, et qui s'abattait de temps en temps, j'étais encore saisie de la crainte de périr à tout moment. Le domestique qui m'accompagnait, homme sage et pieux, me disait : *Souvenez-vous, mademoiselle, de ce que vous disiez si souvent à Lyon : Souffrons tout pour l'amour de Dieu. Ses paroles m'encourageaient. Il me portait compassion. Pour le tranquilliser à mon tour, car il craignait beaucoup pour moi, je chantais de temps en temps, et disais : C'est pour Dieu que je souffre ; il faut le faire avec joie.*

J'arrivai à Ambert toute mouillée et toute transie, mais à bon port, et sans nul accident fâcheux. Le Seigneur me préparait une nouvelle épreuve. On me fit la plus froide réception. Je n'avais point été annoncée, et l'on ne savait qui j'étais. Je n'en sus donc mauvais gré à personne. Ce petit contre-temps ne dura que quel ques momens. Madame de Boucheron, à qui j'étais adressée, eut à peine lu la lettre de madame de Claris, qu'elle me fit toutes sortes d'amitiés. Je demurai huit jours chez elle pour attendre la permission d'entrer au couvent ; mais les dames religieuses ne voulaient pas m'ouvrir la porte de leur maison ; elles craignaient d'être trompées. Leurs craintes se dissipèrent en peu de temps, et j'entrai. La vie que je menai dans cette sainte communauté, quoique la règle en soit beaucoup moins pénible que celle des dames de sainte Claire, jointe aux instructions que j'y recevais, servit beaucoup à m'affermir dans le dessein d'embrasser l'état religieux. Les consolations que j'y goûtais furent pour moi comme un avant-goût du

paradis. Oh ! combien les délices de l'esprit surpassent celles des sens ! La pénitence et la communion étaient mes plus doux exercices. J'aurais voulu pouvoir passer les nuits entières devant le Saint-Sacrement. Je ne le quittais jamais qu'avec peine pour aller prendre du repos. Plusieurs fois j'ai tenté de demeurer toute la nuit en sa présence, sans qu'on s'en aperçût ; mais on m'observait de si près que je ne pouvais y réussir. Tout ce qu'il m'était permis de faire, c'était de passer quelques heures aux pieds du crucifix, pleurant mes péchés et ceux de tous les pécheurs, surtout au carnaval, temps où j'étais bien touchée des désordres qui se commettaient dans le monde. Je priais Notre-Seigneur de m'appliquer les grâces que perdaient les mondains par leurs crimes.

Après un séjour de deux mois et demi, je fus rappelée à Lyon ; et Dieu voulut que le retour fût aussi rude, par la rigueur du froid, que le premier voyage. Mais je ne m'ennuyai pas un moment pendant la route. J'offrais à Dieu mes souffrances en union de ce que Notre-Seigneur avait enduré lorsqu'il voyageait dans la Judée et la Galilée. Je les trouvais bien légères en comparaison de ce qu'il avait souffert pour moi. De retour chez madame de Claris, j'y restai tout le carême. La troisième fête de Pâques, elle consentit que j'allasse au couvent de sainte Claire essayer mon habit. Ces dames voyant combien j'étais satisfaite après l'avoir pris, et la peine que je témoignais à le quitter et à sortir de leur maison, me gardèrent, à mon grand contentement. Ce fut alors que, le tressaillement dans le cœur, je chantai avec une joie singulière les miséricordes du Seigneur. J'entrai avec une autre demoiselle de Lyon, âgée comme moi de dix-huit ans, qui est un sujet accompli. Nous n'eûmes aucune peine l'une et l'autre à nous accoutumer à la règle. Marcher nu-pieds, porter de grosse serge, coucher sur la dure, nous lever à minuit, faire toujours maigre et jeûner souvent ; tout cela et les autres œuvres de pénitence, étaient pour nous un plaisir infiniment au-dessus de tout ce que nous avions goûtés dans le monde. Il faut l'avoir senti pour le connaître. Je regarde donc les jours où je viens d'écrire cette relation, comme les plus beaux jours de ma vie. Madame de Claris, que je regarde comme une seconde mère, tant elle m'a comblée d'amitiés et de bons offices, m'a fait une visite qui m'a été infiniment précieuse, par le plaisir que j'ai ressenti à lui témoigner toute ma reconnaissance ; mais en me réservant de conserver toute la vie dans mon cœur le souvenir de tout ce qu'elle a fait pour moi, et de lui rendre devant Dieu ce qu'il ne me serait plus permis de lui rendre de vive voix. Je l'ai priée de trouver bon que je fisse mon sacrifice tout entier, en l'avertissant qu'elle ne me verrait plus que le jour de ma profession, et celui de mon enterrement, si je meurs avant elle ; car je ne veux plus voir personne du monde ; et toute enseveli au monde, il ne sera plus rien pour moi ; je ne saurai même plus s'il y en a un. Dieu et moi, rien autre chose. Je dis un adieu éternel à tout le reste.

Je me recommande aux prières de toutes les personnes qui liront cette relation que j'ai faite par obéissance. Dieu veuille en tirer sa gloire !

FIN.



VARIÉTÉ.

Pends-toi, Bilboquet, car te voilà dépassé, vaincu, absorbé, anéanti ; Ta zaine est une géante, et ta femme colosse n'est qu'une pygmée. Réjouissez-vous, Parisiens, car voici le spectacle incomparable que vous promet pour un toms prochain cette merveilleuse annonce insérée dans un journal du midi :

« Pour la foire de Saint-Michel, spectacle extraordinaire d'un poisson vivant, surnommé le grand tigre marin. Ce poisson, provenant des côtes d'Afrique, a été pris, après d'incroyables difficultés, par le sieur César Masserin, naturaliste, et avec le secours de plusieurs Bédouins. Cet animal féroce est d'un poids énorme ; ses mâchoires sont garnies d'une double rangée de dents ; son corps est recouvert d'un poil qui a le soyeux du velours, et ses nageoires ont la forme d'une main.

« Par ses soins continuels, le propriétaire de ce monstre marin est parvenu à changer sa férocité en une telle douceur, qu'au moindre signe de son gardien, cet animal, si terrible autrefois, se dresse, vient lui baiser la main et la figure ; et, ce qui est plus étonnant, il articule nettement les mots PAPA et MAMAN au commandement de son gardien.

« M. Masserin, attendu à Paris, est pour peu de jours dans notre ville ; il faut donc se hâter d'aller voir cet animal extraordinaire, qui ne se nourrit que de poissons et en consomme chaque jour près de 20 kilogrammes. Il sera visible tous les jours depuis dix heures du matin jusqu'à une heure de l'après-midi, et de cinq heures du soir, dans une baraque construite sur la place des Arènes.

« Le prix des places est de 25 c. à toute heure, excepté pendant son repas, qui a lieu de sept à huit heures du soir où il est de 50 c. »